

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 31

Artikel: Lo caïon et sa cordetta
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

passaient peut-être ainsi il y a deux siècles, depuis là l'instruction a fait de considérables progrès, les épreuves physiques ont fait place aux épreuves morales, et, nous n'en doutons pas, des choses plus sérieuses, des questions d'un plus haut intérêt pour l'humanité préoccupent maintenant davantage la maçonnerie que ces simagrées, ces enfantillages dignes des contes arabes.

Et, du reste, s'il en était autrement, est-ce que la voix de notre siècle, est-ce que les grands intérêts sociaux, si vivement discutés partout, les rapprochements établis entre les peuples par le moyen de la vapeur et de l'électricité, la sagesse, la morale et la charité, qui nous sont enseignées par le Saint Evangile, est-ce que la civilisation enfin, ne viendrait pas dire à la maçonnerie : « Ferme tes temples, ton rôle est joué ?... »

Ici nous sommes interrompus brusquement par un de nos amis qui, regardant par-dessus nos épaules et lisant le titre de notre article, a reculé d'épouante.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— Malheureux !... vous osez toucher cette corde !

— Pourquoi pas ?

— Ces gens-là ne pardonnent jamais, souvenez-vous-en !...

Cette dernière réplique de notre ami confirme toujours davantage ce que nous avons dit sur les préjugés qu'on a généralement contre la franc-maçonnerie et les fausses interprétations qu'on fait de ses principes.

Nous essaierons donc, autant qu'un profane peut le faire, de montrer cette institution sous son véritable jour.

(A suivre)

Un joyeux Veveyzan, qui récite très-bien la pièce suivante, en patois de la localité, a bien voulu, sur notre demande, la communiquer à M. Dénéréaz, qui vient de nous l'envoyer après y avoir apporté quelques modifications nécessaires.

Le caïon et sa cordetta.

Ein respectin l'honneu et lé-ballés manaires
Ye voudré bin, Monsu, ousà vo racontà
Cein que m'est arrevà à la derraire faire
Avoué on gueux dé pouai que l'ai yé atsetà.
N'étai pas on caïon, monsu, l'étai on diabllio,
Ye tenià to dào long on trafi effroyablio.
Vo m'escusérài bin se parlo dé caïon
Mà n'est pas po vo deré que vo z'in ités ion.
Don po ein reveni à ellia dieusa dé bità,
Ein venien dào marts, vollià fère à sa tita,
Quand terivo decé, ye terivé delé
Et ye se rebatàvè pé vai totés lé pintés
Ein fasein son crèvà. Mà n'étai qué dei feintés
Po l'ai mé fère intra. Y'attatso la cordetta
Et y'eintro à cabaret po démandà quartetta.
Quand yé fini mon vin, ye vu mé reinmodà,
Mà ellia poéson de bête ne fasai qué couilà.
Tot parài, mé su de, ein hommo résenàblio
Ye faut portant avai pedi dé son seimbliaablio.
Reprigno demi-pot, atzé la né que vint ;
Et portant dévecé onco allà prão llien.

On momenet pe tâ, quand yé fini de bâiré
Ye vu mé mettre ein route et ye fasai né nâire
Ye vé vai mon caïon éteindu perque bâ
Mâ n'avai pas einvia dé vollià sé lévâ.
« Allein petit bétion, allein contré l'étrablio...
» Ah ! ah ! te ne vao pâ... Atteinds don petit diablio,
» Fâ cein que te vaudri, té vu prão fère allâ ! »
Et lo trevougn'ao risco dé tzezi su mon nâ.
Rein ne lo fa budzi, ye restave immobile
Et yé zu millé mò à lo reindré docilo.
Avoué prão coups dé pî, parvigno à l'einmodâ
Mâ ne seimbliaavé pas onco bin décidâ.
Ein travesseint La Toy, sta drobllia canaille,
Mé fasai m'assomâ à toté lé mourailles.
Ein delé de La Toy tzizo dein onna gollhie ;
Notadé bin, monsu, que pliovesai à rollhie,
Ne pu pas deré ào sur diéro l'ai su restâ,
Mâ dâi pi à la tîta, yété impacottâ.
Quand mé su relévâ, trovi bin la cordetta,
Le caïon ?... fotu l'can, sein tambou ni trompetta.
To parài, mé su de, lé tot dé mîm'heureux
Dé n'avai pas tsi mé menâ ci drobllio gueux.
N'est pas po dix z'écus que vu voirdâ on diablio,
Farâi dâi betecus tot le dzoï per l'étrablio.
Poursuivo mon tsemin, trâovo po mé reférè
Noutra fenna qu'étai dein toté ses colérès ;
Mé dit : « Villio soulon, yô que ti tant restâ ?
» Dein quin bourbié dé dzin y to zu té roulâ ?
» Yô que l'est, lo caïon ! » L'ai montro la cordetta,
L'ai dio : Le tenié bin, mà l'est zu à la chetta.
— « La chetta ! Villio fou ! t'an robâ ton caïon,
» Te n'as jamé étâ qué la fliâo dâi soulons,
» Se te t'ira reduit ein hommo résenâbli'ò,
» Ne l'aran le caïon, ye sarâi dein l'étrablio. »
Tota la né, tsi mé, yé zu la mîma gamma,
Né ma fâi jamé pu férè câisi madamma.
Assebin vo le dio, et vo mé pâodé craire
Que dé ma via, monsu, ne retoirno à la faire.

ans une petite ville d'Outre-Rhin, située sur l'itinéraire que suivent, pour se rendre à Paris, LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, on attendait avec impatience le passage de ces voyageurs extraordinaire.

Un matin, à son déjeuner, le major commandant la place reçut une dépêche ainsi conçue :

« *J'arrive à quatre heures avec ma femme. Venez nous recevoir à la gare.* »

» ALEXANDRE. »

Le major se lève aussitôt, court chez le bourgmestre et fait publier la nouvelle... On arme la landwehr, on pavane les maisons, on prépare des illuminations pour le soir... A quatre heures, la garnison, la municipalité et le major se rendent à la gare, suivis de toute la ville...

Le train arrive... Mais pas la moindre Majesté ! Le major écarquille les yeux pour découvrir les hôtes illustres...

Les tambours battent, les cloches sonnent, la mousquerie pétille, les citoyens poussent des *vivat*... Nombre de voyageurs descendant des wagons...

Tout à coup, tandis qu'il s'absorbe dans cette recherche infructueuse, quatre bras robustes l'enlacent et deux grosses bouches tombent sur ses joues... En même temps une voix joyeuse lui crie aux oreilles :

— Eh bien ! Guillaume, est-ce que tu ne serais pas content de revoir ton frère *Alexandre* — et son épouse ?

Dans les préoccupations administratives que lui causait l'annonce du passage des deux éminents personnages, le digne major avait complètement oublié qu'il possédait un frère du nom d'*Alexandre* et que ce frère venait de se marier dans une localité des environs.

Les mangeurs d'insectes.

Dans le nouveau volume que le célèbre Dr. Livingstone a publié sur ses voyages dans l'Afrique méridionale, on trouve quelques détails curieux relatifs à la nourriture des habitants du lac Nyanza.

A certaines époques de l'année, dit Livingstone, on aperçoit des nuages qui semblent sortir de l'eau du lac, et qui s'élèvent dans l'atmosphère à une grande hauteur. Quand on traverse dans un bateau ces sortes de brouillards ou de vapeurs, on reconnaît qu'ils sont formés par la réunion de quantités innombrables de petites insectes du genre *cousin*. Ils sont si abondants qu'ils finissent, en tombant sur l'eau, par couvrir la surface du lac d'une couche épaisse et noirâtre.

Lorsqu'on se trouve au milieu d'un de ces nuages, on est obligé de tenir la bouche et les yeux constamment fermés. Ce ne sont toutefois que les Européens qui ferment la bouche dans cette circonstance. Les indigènes du lac Nyanza l'ouvrent au contraire toute grande. Ces cousins leur paraissent d'un goût exquis. Quand ils ne peuvent pas les happer en ouvrant la bouche, ils récoltent ces petits moucherons partout où ils se sont déposés. Ils les font bouillir dans de l'eau pour former des gâteaux qu'ils mangent avec délices. On avale ainsi, en une seule bouchée, plus d'un million d'êtres organisés.

On voit, à l'exposition universelle, un objet qui ne tient qu'une bien petite place, mais qui est destiné à en tenir une grande dans la vie usuelle. C'est tout simplement une clef, qui ne diffère des autres que par un certain agencement dans la boucle. Elle est exposée sous le nom de son inventeur : *Clef Baudet*.

Il a dû vous arriver bien souvent, après avoir quitté votre logis, de vous demander avec inquiétude si vous aviez bien fermé la caisse où sont vos fonds, le secrétaire où sont vos lettres, le coffret où sont vos bijoux, en un mot tous les meubles réservés que protège une serrure prudente contre les doigts rapaces ou simplement curieux. Eh bien, la *Clef Baudet* est chargée de vous épargner ce tourment. Elle vous dit, par un signe apparent et certain, si la serrure est ouverte ou fermée, ce qui est l'essentiel, et elle indique même à combien de tours la fermeture a eu lieu. C'est une rapporteuse qui vous révèle, à un cran près, l'état de tous les pênes du logis. Et comme la *Clef Baudet* ne

coûte que quelques sous de plus que les clefs ordinaires, qui elles-mêmes peuvent recevoir, moyennant quelques centimes, l'annexe, il est clair que ce système de fermeture se substituera sous peu à tous ceux qui sont en usage.

Il est souvent fort difficile à nos campagnards, en faisant au militaire, d'y tenir leur rôle conformément à l'étiquette ; on a oublié ou l'on s'embrouille, et puis l'habitude revient avec une persistance opiniâtre, et les naïvetés vous échappent comme si elles ne coûtaient rien.

Le *Messager des Alpes* cite celle-ci, vieille déjà, d'un caporal chargé du commandement d'un petit poste :

« Par le flanc droit — à droite.

Pas de route — Marche — Ora allein ? »

C'était juste le moment de partir.

Et celle-ci, toute récente, d'un conseiller d'abbaye chargé de conduire la musique qui parcourait pour la première fois les rues de la localité. On devait faire par files à droite ; mais la force de l'habitude l'emportant, notre brave homme s'écria :

— Ot !

Ni plus ni moins qu'à son attelage.

Le Diable des Alpes.

VI.

Vers la fin d'une autre journée, comme ils étaient encore assez éloignés de toute habitation, ils virent le ciel se couvrir par degrés d'épais nuages, qui eurent bientôt obscurci l'horizon resserré du Valais ; le tonnerre lointain se fit entendre par intervalles, avec ce roulement sourd et majestueux qu'on ne lui connaît que dans le voisinage des plus hautes montagnes. Bientôt de larges gouttes d'eau vinrent se perdre dans la poussière que la chaleur des jours d'été avait accumulée sur le grand chemin, et firent sortir de la terre, depuis longtemps privée d'humidité, ces émanations légères dont l'odeur argileuse et rafraîchissante est savourée avec délices par le voyageur haletant ou par le cultivateur inquiet de longues sécheresses. C'étaient les préludes d'un orage ; Tony ne demandait pas mieux que de chercher un abri sous de grands arbres qui se trouvaient dans la prairie à quelques centaines de pas du chemin ; Ludwig connaissait le danger d'un pareil voisinage, mais il n'y pensait pas, il se laissa conduire sans résistance par son guide ignorant.

Appuyé contre un vieux chêne, il se livra à une rêverie plus profonde que jamais, et s'écria tout à coup : Que ne puis-je, du moins, lire, au sein de ces noirs nuages, si j'en serai aimé un jour !

La rapide lueur d'un éclair lui laissa entrevoir une figure noire debout à ses côtés. Une voix sépulcrale frappa ses oreilles : Voici l'instant de satisfaire à ta seconde demande. Tes vœux seront accomplis si tu prononces le nom d'Aloïse dans le court intervalle qui s'écoulera entre l'apparition et la disparition de l'un de ces feux qui sillonnent l'air. Je t'observerai d'ici près ; prends garde à toi, faible mortel, qui prétends commander aux esprits infernaux !

— C'est assez, fais silence, esprit des ténèbres, ne m'interromps pas, s'écria Ludwig, qui dans le même instant prononça le nom d'Aloïse, tandis qu'un éclair s'éteignait dans le ciel. Incertain sur le résultat de cette première épreuve, sa tête s'inclina profondément sur sa poitrine, et comme il la relevait avec promptitude pour concentrer toute son attention sur les nuages, un second éclair plus rapide encore que le premier avait traversé le ciel avant que l'infortuné Ludwig eût pu entr'ouvrir la bouche. Une sueur froide se répandit sur tout son corps, et ses membres furent saisis d'un tremblement convulsif. L'orage alors redoubla de violence : le vent, plus furieux que jamais, menaça renverser